CRITIQUE, festival. 77e FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 18 juillet 2023. « The Romeo » par Trajal HARRELL

Comme temps fort de ce 77ème Festival d'Avignon, la Cour d'honneur du Palais des Papes accueille le nouveau spectacle du chorégraphe américain Trajal Harrell, une création d'une beauté saisissante : *The Romeo*. Loin d'être une simple adaptation du mythe shakespearien, la pièce s'est révélée être une réflexion poétique et dansée sur l'universel, transcendée par l'immensité du lieu et une énergie collective contagieuse.

Au début du spectacle, les quinze interprètes du ***Schauspielhaus Zürich Dance Ensemble*** (que le chorégraphe co-dirige) accueillent le public sur le plateau, brisant d'emblée la frontière entre la scène et la salle, instaurant une forte complicité. Ce qui s'ensuit est un songe éveillé, une danse que **Trajal Harrell** imagine comme un rituel ancien, un langage commun transmis de génération en génération. On cherche en vain le jeune Montaigu de la tragédie ; ici, « Roméo » est un concept, un état d'âme, une invitation à un voyage hors du temps. Le chorégraphe tisse une mythologie personnelle où passé, présent et futur se télescopent dans une harmonie parfaite.



La performance est un véritable feu d'artifice esthétique. Sur un *catwalk* d'exception qu'est la scène de la **Cour d'honneur du Palais des Papes,** les danseurs défilent, virevoltent et se transforment Vêtus d'abord de noir dans une procession quasi-monacale, ils réapparaissent ensuite dans une explosion de costumes bigarrés, de tissus précieux et d'accessoires extravagants. Chaque apparition est un tableau vivant, un hommage à la mode, à l'histoire de l'art et à la diversité des corps. Les mouvements, d'une fluidité enivrante, sont un hybride subtil et génial : on y reconnaît l'ondulation du *voguing,* la grâce antique d'Isadora Duncan, la lenteur du *butô* japonais, et l'énergie brute de danses folkloriques. Cette fusion de styles, loin d'être un *patchwork*, crée un vocabulaire chorégraphique d'une richesse inouïe, porté par une playlist aussi éclectique que les costumes, mêlant avec audace Satie, Maria Callas, et des rythmes *funk*.



Mais *The Romeo* est aussi un spectacle d'une force émotionnelle rare. La joie et la célébration des tableaux féériques laissent peu à peu place à une méditation plus sombre et poignante. Les danses se font plus saccadées, les corps se tordent, les visages grimaçant évoquent la douleur et la résilience. La dernière partie, véritable rituel funèbre, voit les danseurs se dépouiller de leurs atours flamboyants pour ne plus faire qu'un avec l'obscurité, devenant des fantômes, des survivants traversant les âges. Ce spectacle est une invitation vibrante à célébrer la vie et la beauté dans un monde chaotique. Trajal Harrell signe là une œuvre magistrale, un moment d'humanité et de grâce pure qui a su, comme rarement, faire vibrer les vieilles pierres du Palais des Papes !

CRITIQUE, festival. 77ème FESTIVAL D'AVIGNON, Cours d'Honneur du Palais des Papes, le 18 juillet 2023. « The Romeo » par Trajal HARRELL. Crédit photographiqe (c) Christophe Raynaud de

Lage

CRITIQUE, festival. CHOREGIES D’ORANGE, Théâtre Antique, le 15 juillet 2023. M. LEGRIS / W. FORSYTHE / R. NOUREEV par le Ballet du Teatro alla Scala

Il y a des soirs où le théâtre semble se souvenir qu’il est né pour abriter la beauté. Ce 15 juillet 2023, dans l’écrin de pierre blonde du Théâtre Antique d’Orange, l’air était chargé de cette attente particulière : celle d’une rencontre entre un lieu habité par les dieux et la plus légendaire des compagnies italiennes. À l’invitation des *Chorégies d’Orange*, le Ballet du *Teatro alla Scala*, sous la direction éclairée de Manuel Legris depuis 2020, a offert un programme d’une intelligence et d’une générosité rares, un voyage à travers les époques qui a électrisé les quelques 6000 spectateurs réunis sur les marches de pierre.

Le spectacle s’ouvrait sur *Verdi Suite*, une création pensée par **Manuel Legris** lui-même. Dès les premières mesures, c’est une évidence : l’ancienne Étoile de l’Opéra de Paris a infusé à la troupe milanaise cette élégance fluide, ce port de tête altier qui fait la signature de la grande école française. Mais la surprise est de taille : la compagnie s’empare de ce langage avec une fougue toute méditerranéenne. Les tableaux s’enchaînent sur la musique vibrante du compositeur italien, mêlant fougue populaire et noblesse de cour. On retient le souffle devant les arabesques aériennes des danseuses, les sauts bondissants des hommes, et ce jeu de jambes d’une propreté chirurgicale. Ce premier acte est une déclaration d’amour à la danse pure, un portrait de groupe qui révèle une phalange homogène, technique et brûlante de désir scénique.



Puis vint le choc de la modernité avec *Blake Works I* de **William Forsythe**. Après l’ampleur lyrique de Verdi, l’austérité du plateau nu et l’énergie brute des musiques de **James Blake** créent une rupture vertigineusement réussie. Sous la statue géante de l’Empereur Auguste, la danse se fait

nerveuse, syncopée, presque urbaine. Forsythe pousse les corps dans leurs retranchements, exige des lignes brisées, des torsions inouïes et une musicalité des pieds digne des plus grands *tap dancers*. Le Ballet de La Scala relève le défi avec une maîtrise époustouflante, prouvant que la tradition classique italienne n'est pas un musée, mais un laboratoire. Le public, d'abord saisi, finit par se laisser happer par cette transe collective, portée par l'intelligence chorégraphique et la puissance animale des interprètes.

Mais la véritable claque, l'ovation debout qui a fait trembler les gradins, c'est l'acte II du *Lac des cygnes* dans la version mythique de **Rudolf Noureev**. Dès l'apparition d'Odette, la féerie opère. Le lac, suggéré par la pénombre et les lumières savantes, devient le théâtre d'un drame intime. Le couple principal, porté par une alchimie rare, déploie un chant d'amour en mouvements : des bras qui ondoient comme des ailes blessées, un port de bras d'une pureté larmoyante, et cette présence scénique qui noue la gorge. Les cygnes, alignés avec une précision militaire, créent une géométrie parfaite qui contraste avec l'angoisse des solos. Dans ce décor antique, sous le vent du soir, la passion romantique prend une dimension cosmique. Noureev aurait sans doute versé une larme en voyant cette interprétation, à la fois fidèle à Petipa et imprégnée de cette âme italienne charnelle et mélancolique.

Le triomphe fut à la hauteur de l'enjeu. Manuel Legris, en proposant ce triptyque équilibré – l'éclat classique, la modernité exigeante et le romantisme absolu – a su tailler un écrin sur mesure pour sa troupe, révélant une compagnie au sommet de son art, qui n'a rien à envier à ses prestigieuses consœurs parisiennes ou russes : une leçon de grâce et une traversée des siècles où chaque pirouette, chaque porté, chaque silence semblait répondre à la voix des pierres. Un souvenir gravé à jamais dans le marbre.



CRITIQUE, festival. CHOREGIES D'ORANGE, Théâtre Antique, le 15 juillet 2023. M. LEGRIS / W. FORSYTHE / R. NOUREEV par le Ballet du Teatro alla Scala. Crédit photographique (c) Philippe Gromelle

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 27ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre

Antique), le 11 juillet 2023. « Sept Danses grecques » et « Boléro » de Maurice Béjart, et « Alors, on danse !… » de Gil Roman par le Béjart Ballet Lausanne

En ouverture de la 27ème édition du festival « *Vaison Danses* », le Béjart Ballet Lausanne a offert un triptyque chorégraphique d'une intensité rare, un voyage à travers l'âme de la danse où le sacré et le profane ne font qu'un. Du crépuscule à la nuit étoilée, la troupe a littéralement envoûté un public conquis, rappelant avec force que la danse est un art total, capable de puiser dans les racines les plus profondes de l'humanité pour mieux nous en révéler la beauté.

La soirée s'ouvre sur un petit bijou, les « ***7 danses grecques***« de **Maurice Béjart**. Sur les mélodies envoûtantes de **Mikis Theodorakis**, les danseurs déploient une énergie solaire et une maîtrise technique confondante. Béjart le disait lui-même : « *La Grèce y est d'autant plus présente que les emprunts à son folklore sont minimes*« . C'est une épure, une célébration de la lumière méditerranéenne qui irradie chaque mouvement, chaque port de bras, dans un dialogue sublime entre la tradition classique et la modernité la plus vibrante. Une leçon d'équilibre et de passion.



Le ton change avec « ***Alors, on danse… !*** « , la dernière création de **Gil Roman**, dédiée à la mémoire de Patrick Dupond. Loin des ors antiques, la scène se transforme en un terrain de jeu où la technique classique est revisitée avec une joie communicative. Ce ballet n'a d'autre sujet que le plaisir pur de danser, une déclaration d'amour à l'art chorégraphique qui rend hommage à la liberté et à l'audace de Dupond. Les interprètes, visiblement habités, nous entraînent dans une transe joyeuse, rappelant que la danse est avant tout un élan vital, une fête du corps et du mouvement.

Mais le point d'orgue de la soirée est évidemment le légendaire « ***Boléro*** » de Maurice Béjart. Sur l'implacable *crescendo* de Maurice Ravel, la pièce atteint une dimension sacrée. Le rôle central de *La Mélodie,* confié ce soir-là à une interprète d'une puissance magnétique, et le Rythme martelé

par le groupe de danseurs, créent une tension hypnotique. Dans ce face-à-face entre l'individu et la communauté, la pièce déploie toute sa force tellurique, élevant la danse au rang de rituel. Chaque mouvement est un appel, chaque geste une offrande sur l'autel de la musique, submergeant le public d'une émotion brute et universelle.

Cette soirée au **Théâtre Antique** s'est révélée être une véritable expérience initiatique. Le **Béjart Ballet Lausanne**, sous la direction artistique de **Gil Roman**, a prouvé que l'héritage du maître est entre de très bonnes mains, porté par des danseurs d'une virtuosité et d'une âme exceptionnelles. Un grand merci à « **Vaison Danses** » pour ce moment d'éternité !

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 27ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 11 juillet 2023. « Sept Danses grecques » et « Boléro » de Maurice Béjart, et « Alors, on danse !… » de Gil Roman par le Béjart Ballet Lausanne. Crédit photographique (c) Droits réservés

---

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse

». MONTPELLIER, Studio Bagouet, le 2 juillet 2023. « A bras-le-corps » par Boris CHARMATZ et Dimitri CHAMBLAS

Il y a des œuvres qui traversent les décennies sans prendre une ride, et « *À bras-le-corps* » en est la preuve éclatante. Présenté dans le cadre du 43e festival Montpellier Danse, le mythique duo de Boris Charmatz et Dimitri Chamblas a offert au public du Théâtre de l'Agora une leçon magistrale de ce que peut être la danse quand elle se fait combat, amitié et confession intime. Ce spectacle, créé en 1993 alors que ses interprètes avaient à peine 17 et 19 ans, est depuis devenu une pièce culte de la « *nouvelle danse* » française, inscrite au répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris. Mais le voir renaître trente ans plus tard, porté par les corps aujourd'hui matures de ses créateurs, relève d'une véritable expérience sensorielle et émotionnelle.

« À bras-le-corps » : trente ans après, le choc des corps reste intact

Sur l'espace en carré de **Studio Baouet**, les spectateurs sont placés au plus près des deux interprètes. On pourrait presque toucher le *ring i*mprovisé sur lequel ces deux hommes vont

s’affronter et s’aimer. Cette intimité forcée supprime toute frontière et toute échappatoire. On n’est pas spectateur d’un spectacle, on est témoin d’un pacte, d’un dialogue physique aussi brutal que poétique. La puissance de l’œuvre réside dans cette évidence : ce n’est pas une reprise nostalgique, c’est une réinvention permanente, une confrontation avec le temps qui passe, avec les corps qui changent. Charmatz et Chamblas n’ignorent pas les fragilités que l’âge ajoute à leur duel de titans, ils les exposent, les intègrent, et c’est ce qui rend la performance si bouleversante.



Portés par les *Caprices* de Paganini, les deux acolytes déploient une énergie phénoménale. On assiste à une escalade de prises, de luttes, de chutes, un véritable *fighting dance* où se mêlent la virilité brute, l’ironie et une complicité fraternelle indéfectible. Les gestes sont ciselés, sauts, torsions, empoignades, tout semble à la fois millimétré et jailli de l’instant. Mais ce qui saisit le plus, c’est l’humanité qui se dégage de l’épuisement. On voit la fatigue,

les corps qui s’essoufflent, la peau qui rougit. Ils ne se cachent pas, ils dansent la vérité de leur âge, la transforment en résistance.

À bras-le-corps est un manifeste sur l’amitié et la transmission. Au-delà du choc visuel, la pièce laisse un sentiment de plénitude, presque de catharsis. Les deux danseurs, exténués mais complices, finissent assis côte à côte. Le public prend alors conscience d’avoir assisté à un moment d’histoire, à la célébration d’un lien que le temps n’a fait que renforcer. Un grand moment d’émotion collective pour cette **43e édition de Montpellier Danse**, qui confirme que certaines œuvres deviennent immortelles parce qu’elles sont, simplement, humaines.



CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Studio Bagouet, le 2 juillet 2023. « A bras-le-corps » par Boris CHARMATZ et Dimitri CHAMBLAS. Crédit photographiqe (c) Maximilian Pramatarov

---

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo, Palermo » par Pina BAUSCH et la Tanztheater Wuppertal

Dans le vaste vaisseau de granit rose qu'est l'Opéra Berlioz de Montpellier, le 1er juillet 2023, le 43e festival Montpellier Danse a vécu l'un des moments les plus forts de sa nouvelle édition en accueillant la reprise tant attendue de *Palermo, Palermo* de Pina Bausch, performé par la fameuse *Tanztheater Wuppertal*, et dont l'imposante scénographie est constituée d'un immense mur de briques, massif et menaçant, occupant toute la

scène. Puis, lentement, presque imperceptiblement, il se mit à vibrer, avant de s’effondrer dans un fracas sourd, libérant un nuage de poussière qui envahit la salle. Ce geste inaugural, d’une puissance visuelle inouïe, n’a pas fini de hanter les esprits.

Beaucoup ont vu, dans ce mur qui tombait, l’écho de celui de Berlin, dont la chute, la même année, résonnait comme une prémonition. Mais **Pina Bausch** et son scénographe **Peter Pabst**, visionnaires, parlaient déjà des « *murs invisibles* », ceux qui se dressent dans nos têtes, entre les êtres, dans les villes. Ce cataclysme scénique ne fut pas un symbole politique, mais l’ouverture d’un espace de possibles, une métaphore puissante de notre fragilité collective, un « anti-décor » qui engendra une dramaturgie inédite.

Lorsque le nuage de poussière se dissipa, ce ne fut pas la fin, mais un commencement. Le plateau, jonché de gravats, de sable rose et de détritus, devint un terrain de jeu et de survie pour les vingt-deux interprètes. Ce paysage post-apocalyptique, d’une beauté âpre, était le théâtre de leurs existences. Chaque danseur avançait, semblait-il, avec sa propre histoire, ses blessures et ses élans, comme des rescapés d’un monde en ruine. Ce que Pina Bausch nous offrait là, c’était une fresque de l’intime, où la beauté, la tendresse et l’absurde côtoyaient la violence et une profonde détresse.



Car la pièce, dans sa structure fragmentée, tient moins du récit linéaire que d'un kaléidoscope d'émotions. Sur un tapis de gravats, se succèdent des saynètes d'une rare intensité. On rit et on est bouleversé par la performance d'une danseuse historique, **Julie Shanahan**, qui, hystérique et inondée de tomates, implore qu'on la prenne dans ses bras. La même image obsédante revient : celle du désir d'amour, d'un contact salvateur, comme un leitmotiv lancinant. L'humour, tendre et grinçant, est partout. La danseuse **Nazareth Panadero**, invitée d'exception, livre un numéro de fou rire avec son monologue délirant sur des spaghettis, tandis qu'un homme, **Andreï Berezin**, donne un concert de saxophone aux chandelles, ou qu'un autre fait frire des œufs sur un fer à repasser. L'eau qui se transmet de main en main comme un trésor, le marché noir de la viande, les sacs d'ordures semés avec la solennité d'un rituel, tout concourt à évoquer, sans jamais le nommer, un monde en état d'urgence, cruel et chaotique, qui est, hélas, resté le nôtre.

Pourtant, au milieu de ces décombres, une danse absolument nouvelle émerge. Elle est faite de gestes du quotidien, de répétitions obsessionnelles, de courses et de traversées lentes, de processions hiératiques. Les interprètes, dans une gestuelle fluide où chaque détail compte, usent de leur corps comme d'un langage personnel. On est happé par la force magnétique de la compagnie, par cette manière unique d'habiter l'espace, de le transformer par une présence brute et authentique. Le final, notamment, est d'une beauté déchirante : une procession d'êtres courbés, épuisés mais avançant, tous ensemble, dans une danse de la survie qui serre le cœur.

Palermo, Palermo est une expérience qui vous submerge, vous bouleverse et vous transforme. Le temps d'une soirée, Montpellier a vibré au rythme des cloches et du chant des cigales de Palerme, pour assister à la résurrection d'une œuvre qui, trente-quatre ans après sa création, n'a rien perdu de sa déconcertante modernité, de sa force de frappe émotionnelle, ni de son humanité fulgurante.

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo, Palermo » par Pina Bausch et la Tanztheater Wuppertal. Crédit photographique (c) Evangelos Rodoulis

---

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 30 juin 2023. STRAVINSKY : Créations d'après "Pulcinella" et "L'Oiseau de feu" par Jeroen

VERBRUGGEN & Goyo MONTERO et Les Ballets de Monte-Carlo /

Dans le cadre des Festivités de l'ÉTÉ DANSE des Ballets de Monte-Carlo, après un Gala de l'Académie Princesse Grace qui s'est tenu les 23 et 24 juin à la Salle Garnier, les Ballets de Monte-Carlo (BMC) se produisaient dans pas moins de deux créations (au Grimaldi Forum), toutes deux d'après des ballets d'Igor Stravinsky, "Pulcinella" (ré-intitulé "Les Nuls") dans une chorégraphie du belge (flamand) Jeroen Verbruggen ; et "L'Oiseau de Feu" (renommé "Firebird") dans une mise en pas confiée à l'espagnol Goyo Montero. On ne peut imaginer deux univers aussi dissemblables, les excellents danseurs des BMC se glissant avec autant d'aisance – comme on pouvait l'attendre d'une compagnie à la santé insolente et explosant de jeunesse – dans l'univers transgressif et déjanté du premier comme dans les volutes néo-classique du second.

Jeroen Verbruggen s'est construit à Monaco, où il a été danseur pendant dix ans dans la compagnie monégasque, poursuivant ensuite sa collaboration avec **Jean-Christophe Maillot** en tant que chorégraphe invité, comme c'est le cas ce soir – après "L'Enfant et les sortilèges" en 2016 ou "Massâcre" l'année d'après. Dans ses notes d'intention, le chorégraphe nous explique que "Pulcinella revêt une dimension universelle. Il montre comment le monde fonctionne, depuis la naissance qui nous rend inégaux, jusqu'à la mort qui nous

réunit tous : « *Mon ballet donne de la valeur à ces gens méprisés, à ces "Nuls" qui ont bien souvent une longueur d'avance sur les autres* ». Cela se traduit par des danseurs transformés en "Elephant men & women", aux corps disgracieux et bouffis, grâce à de multiples couches de coussinets rembourrés. La scénographie de **Wolfgang Menardi** est ici prévalente, prenant le pas sur le geste dansé, au travers d'une multiplication des artefacts (tels ces micros que les danseurs arborent dans la bouche… après avoir figuré leur sexe en érection !). Pour le reste, on reste assez admiratif de l'énergie dépensée, quand bien même souvent en vain, au rythme d'une musique parfois assourdissante qui heurte l'oreille plutôt que de la séduire, mais là aussi c'est l'effet recherché !



Changement radical d'univers avec **Goyo Montero**, avec une

troupe doublée (30 danseurs contre 15) par rapport à la première partie, mais surtout un univers dépouillé dans lequel le geste retrouve une grâce dont la première pièce était dépourvue. Les longs voiles aux reflets métalliques sont magnifiés par les lumières de **Samuel Thery**, entre lesquels se faufilent deux communautés antagoniques, celle minoritaire des "explorateurs" (8 danseurs) et celle de la "tribu" (22 danseurs), chacune étant dirigée par un(e) chef(fe) : **Cristian Assis** est ici Ivan, chef des explorateurs et **Anna Blackwell** est ici en charge de la Tribu (alias L'Oiseau de feu). Les premiers sont vêtus comme des processionnaires pendant la Semaine Sainte en Espagne, tandis que des justaucorps sous forme de peaux translucides habillent la "Tribu". On goûte avec plaisir à la gestique ondulante et parfois sauvage du chorégraphe madrilène, comme une houle de corps soudés dont tel ou tel se détache pour s'échapper, pour mieux se refondre dans le sein maternel du groupe, à l'instar de l'Oiseau de feu, cette « semence de la vie qui reviendra toujours quand nous en aurons fini avec nous-mêmes et que nous aurons tout détruit autour de nous ».Plutôt classique dans ses goûts, le public monégasque adresse des applaudissements aussi timides que polis à l'endroit de la première pièce, comme il éclate en hourras et *bravi* pour la seconde !…

Les festivités se poursuivront avec l'une des pièces-phares du vaste corpus de Jean-Claude Maillot, "*Cendrillon*", qui sera interprétée par les BMC les 18, 19, 20 juillet dans le sublime écrin de la **Salle Garnier**, puis la troupe s'envolera vers le non moins sublime *Gran Teatre del Liceu* de Barcelone pour y performer COPPEL-I.A, là aussi une chorégraphie parmi les plus fameuses du directeur des BMC !



CRITIQUE, ballet. MONACO, Grimaldi Forum, le 30 juin 2023. STRAVINSKY : deux Créations d'après "Pulcinella" et "L'Oiseau de feu". Les Ballets de Monte-Carlo / Jeroen Verbruggen / Goyo Montero. Photos © Alice Blangero

---

CRITIQUE, danse. 28ème FESTIVAL DE MARSEILLE,

Théâtre national de La Criée, le 26 juin 2023. « LOVETRAIN2020 » par Emanuel GAT

La grande salle du Théâtre national de La Criée retient son souffle. Les premières mesures d'*Ideas As Opiates* des *Tears for Fears* s'élèvent dans la pénombre, et déjà la magie opère. Ce 26 juin 2023, pour la clôture de la 28e édition du Festival de Marseille, le chorégraphe israélien Emanuel Gat offre au public phocéen une version resplendissante de *LOVETRAIN2020*, pièce créée en pleine pandémie comme un acte de résistance joyeuse et un manifeste pour la vie. Le pari était audacieux : transformer les tubes planants du duo britannique en une comédie musicale contemporaine, sans paroles ni récit, où la seule narration est celle des corps en mouvement.

Le spectacle s'ouvre sur une vision qui imprime les rétines. Les interprètes, vêtus des créations extravagantes de **Thomas Bradley,** évoluent dans un écrin de lumière signé par le chorégraphe lui-même. On pense aux tableaux du Caravage ou de Vélasquez, tant les jeux d'ombre et de lumière sculptent les corps et font vibrer les couleurs acides et les matières précieuses de ces costumes. Ces silhouettes, mêlant l'esprit baroque à une folie *punk* rappelant Vivienne Westwood, semblent tout droit sorties d'un bal costumé imaginaire, à la fois hors du temps et incroyablement modernes. Loin d'être un simple

habillage, le costume devient un partenaire de jeu à part entière, dont les drapés et les découpes ingénieuses subliment chaque mouvement.



Au-delà de la splendeur visuelle, c’est la construction chorégraphique qui fascine. Emanuel Gat orchestre ses douze danseurs avec une maîtrise consommée, créant une réflexion constante entre le collectif et le singulier. Les tableaux d’ensemble, d’une complexité et d’une précision époustouflantes, laissent soudain place à des solos intimistes ou à des duos où l’invention gestuelle semble intarissable. La pièce joue de ces tensions, de ces interruptions, de ces silences qui viennent ponctuer la frénésie musicale. C’est dans ces moments d’apnée, où seule la respiration des danseurs et le froissement des étoffes se font entendre, que le spectacle atteint son intensité la plus pure.

LOVETRAIN2020 n’est pas un simple exercice de style nostalgique. Si la bande-son, composée des hymnes des *eighties*

(*Mad World*, *Shout*, *Everybody Wants to Rule the World*), réveille une mémoire affective collective, le chorégraphe israélien, installé à Marseille, dépasse la simple citation. Il s'empare de ces mélodies pour en faire le moteur d'une célébration sensorielle et physique : c'est un véritable rayon de soleil qui fait oublier la morosité ambiante pour offrir une expérience festive et partagée. Le final, porté par l'hymne *Sowing the Seeds of Love*, voit les danseurs s'avancer vers le public dans un mouvement de communion, abolissant la frontière entre la scène et la salle. Le public, conquis, ne s'y trompe pas et réserve un triomphe à cette magnifique troupe.

Cette œuvre, qui a déjà conquis le monde, de Montpellier à New York en passant par Londres, confirme l'immense talent d'un chorégraphe qui, avec une générosité rare, nous offre un moment d'euphorie pure et de beauté partagée. Un spectacle à voir et à revoir pour recharger ses batteries d'énergie positive.

CRITIQUE, danse. 28ème FESTIVAL DE MARSEILLE, Théâtre national de La Criée, le 26 juin 2023. « LOVETRAIN2020 » par Emanuel GAT. crédit photo (c) Julia Gat

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre des Abbesses, le 24 juin 2023. « PROMISE » de Sharon EYAL et par la Compagnie TANZMAINZ

Dans le cadre de la saison 22/23 du Théâtre de la Ville (décentralisée – car en travaux – depuis 2016 !), le Théâtre des Abbesses a accueilli avec émoi et fracas la pièce « *Promise* », dernière création de la géniale chorégraphe israélienne Sharon Eyal pour la compagnie allemande *TANZMAINZ*. Une soirée d'ouverture triomphale, une pluie battante dehors, une tempête de grâce et d'énergie sur scène. Recension d'un moment d'exception !

D'emblée, le plateau se transforme en un espace-temps singulier. Sept corps en justaucorps et chaussettes d'un bleu-gris uniforme surgissent de la pénombre, comme une seule entité, un organisme palpitant. La signature de **Sharon Eyal** est immédiatement reconnaissable : perchés sur les demi-pointes, les danseurs de la TANZMAINZ déploient un langage corporel unique, où les épaules chevauchent les épaules, où les regards se fixent sur l'horizon. Ici, point de grands jetés spectaculaires, mais une économie de mouvement d'une intensité rare, une pulsation continue qui fait vibrer la matière humaine

La performance est une plongée dans le vocabulaire chorégraphique hypersensible d'Eyal. Les corps, oscillant

entre sensualité brute et mécanique implacable, traversent un spectre d'émotions saisissant. On y perçoit la vulnérabilité, la peur, l'amusement, l'espoir, parfois même une joie palpable à être ensemble. La musique, composition envoûtante d'**Ori Lichtik**, mêle les *beats* techno à des échos plus nostalgiques, créant un paysage sonore anxiogène et enivrant où les danseurs s'accrochent, se répondent et amplifient une énergie collective bouillonnante.

Si le groupe fait bloc, *Promise* est aussi une célébration des différences. Malgré la tenue unisexe, les sept interprètes affirment leur singularité. Les échappées solitaires, les duos surprenants, et jusqu'à ce moment d'anthologie où un cœur se dessine avec les bras pour envelopper l'un des leurs, sont autant de promesses d'un monde où solidarité et liberté individuelle coexistent. La lumière chirurgicale d'**Alon Cohen** isole ces instants d'une beauté fragile, tandis que les fines ampoules descendant du plafond évoquent un univers d'étoiles, un ailleurs où l'humanité rayonne.

À l'issue des 45 minutes de cette pièce intense, une clameur immense a envahi la salle. Debout, le public a salué comme il se doit la performance stupéfiante de ce petit groupe d'artistes et le génie de leur chorégraphe. « *Promise* » restera sans nul doute comme l'un des temps forts de cette saison 22/23, une démonstration éclatante que la danse de **Sharon Eyal**, exigeante et hypnotique, est un langage universel qui parle à notre humanité la plus profonde.

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre des Abesses, le 24 juin 2023. « PROMISE » de Sharon EYAL et par la Compagnie TANZMAINZ. Crédit photographique (c) Andreas Etter

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l'Opéra national de Paris

Le 21 juin 2023, le Palais Garnier acceuillait la reprise tant attendue de *Signes*, ballet culte de Carolyn Carlson. En cette soirée d'été, la grande salle s'est muée en un écrin magique, un espace où la danse, la peinture et la musique se sont rencontrées pour ne faire plus qu'un. C'est une œuvre née en 1997 d'une idée originale du peintre Olivier Debré, qui souhaitait explorer les évocations du sourire, le premier des « *signes* ». Face aux toiles flamboyantes du maître coloriste, la chorégraphe, figure tutélaire de la danse contemporaine, a composé une fresque onirique.

Accompagnée par la partition envoûtante de René Aubry, elle a offert au Ballet de l’Opéra de Paris un chef-d’œuvre d’une beauté rare, une célébration de la joie qui a émerveillé le public.

Le spectacle se déroule comme une promenade poétique à travers sept tableaux, sept univers picturaux qui sont autant d’étapes d’un voyage immobile. Contrairement à l’usage, ce sont les décors qui ont inspiré la chorégraphie, et non l’inverse. Chaque toile monumentale d’**Olivier Debré**, qu’elle évoque les bords de Loire dans un rouge éclatant et inattendu, les montagnes nébuleuses du Guilin ou les fêtes sensuelles de l’Inde, est un monde en soi. Sur ces fonds, les costumes du peintre, d’une linéarité graphique magnifique, se fondent dans les éclairs de lumière signés **Patrice Besombes**, créant une harmonie parfaite. La danse de Carlson, faite de gestes planants, de figures saccadées et de mouvements amples, semble refléter l’ambiance de chaque couleur. On y voit une galerie de *haïkus* dansés, une série d’impressions où la gestuelle, tour à tour géométrique et ondulante, capture l’essence de la toile, transformant la scène en un tableau vivant.



La réussite de *Signes* repose aussi sur l'engagement total d'interprètes exceptionnels, véritables incarnations de cet idéal esthétique. En cette soirée du 21 juin, le couple d'Étoiles **Germain Louvet** et **Hannah O'Neill** était à la tête de la petite troupe, littéralement possédée par l'originalité du propos gestuel. **Hannah O'Neill**, récemment nommée étoile, était d'une lumineuse grâce, irradiant le plateau de sa présence. Dans sa robe d'infante jaune d'or ou sous son manteau blanc, elle captivait par la pureté de ses arabesques, la souplesse de sa silhouette de liane, faisant naître une alchimie parfaite avec l'univers visuel. À ses côtés, **Germain Louvet**, souverain et élégant, imposait sa maîtrise dans ses vastes ports de bras. Dans son long manteau bleu Klein ou son costume de mime jaune, il était l'incarnation d'une ligne pure et intense, un maître du geste qui déchiffrait avec brio la partition de Carlson. Leurs pas de deux, notamment dans « *L'esprit du bleu* », étaient d'une grâce aérienne, des moments

d’une complicité profonde et d’un onirisme pur. Autour d’eux, le corps de ballet, énergique et précis, se fondait dans le décor en un peuple fantasque, oscillant entre rituel martial des moines de la Baltique et effervescence colorée des Indes.

Mais *Signes*, au-delà de ses qualités techniques, est surtout une expérience sensorielle totale, une œuvre qui invite à la contemplation et à la sérénité. La musique de **René Aubry**, avec son sens habile de la répétition, scande cette variation d’humeurs et d’horizons, créant une atmosphère tour à tour méditative, sautillante ou envoûtante. La chorégraphe, qu’elle déploie des mouvements lents et lyriques ou des gestes plus vifs et martiaux, offre un spectacle d’une beauté froide pour certains, mais pour beaucoup, un kaléidoscope de gaieté et de poésie. On se laisse porter par cette vague de couleurs, ces corps qui glissent comme sur une eau calme, sans chercher à tout comprendre, car c’est un art qui parle à la perception pure, une langue sans mots.

Venue saluer à l’issue du spectacle, visiblement très émue, **Carolyn Carlson** a offert au **Ballet de l’Opéra de Paris** une soirée de clôture de saison inoubliable, un moment hors du temps où le monde, le temps d’un spectacle, est devenu plus respirable.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l’Opéra national de Paris. Crédit photographique (c) Benoîte Fanton

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 20 juin 2023. « Annonciation », « Torpeur » (Création Mondiale) et « Noces » par Angelin PRELJOCAJ

Sur la scène de l'Opéra Berlioz, le 43e Festival Montpellier Danse s'ouvrait en apothéose avec un *triptyque* signé Angelin Preljocaj : « *Annonciation* », « *Torpeur* » et « *Noces* ». Le public, conquis, a pu assister à une véritable démonstration de la puissance créatrice du chorégraphe, qui a orchestré un dialogue saisissant entre deux anciennes de ses œuvres, et sa dernière création mondiale, « *Torpeur*« .

L'ouverture avec « *Annonciation* », ce bijou de 1995, a d'emblée planté le décor d'une spiritualité charnelle. Dans un écrin de lumière rougeoyante, les deux interprètes, **Verity Jacobsen** et **Mirea Delogu**, ont transcendé le thème sacré. La danse, d'une précision millimétrée, explore l'étonnement, le

doute et l’acceptation de la Vierge face à l’autorité solennelle de l’Archange. Plus qu’une simple annonce, Preljocaj suggère la conception, transformant un moment de dévotion en une étreinte d’une sensualité troublante, où le sacré et le profane s’entrelacent.

La création mondiale, « *Torpeur* », a incarné un saisissant changement de cap. Après un démarrage sur des rythmes endiablés et des lignes d’une virtuosité époustouflante, rappelant l’énergie de la *post-modern dance*, la pièce a pris le temps de s’alanguir. Les douze danseurs, d’abord en mouvements frénétiques, ont ralenti le *tempo* pour explorer le toucher, la relation à l’autre et un temps étiré. Sur la scène, les corps se sont enchevêtrés en une fresque kaléidoscopique, faite de portés, de frôlements et de lenteur. C’est une grammaire de l’abandon, une « torpeur » qui n’est pas une sidération mais une suspension dans un espace-temps où la sensualité est reine.



Enfin, c’est « *Noces* », une pièce datant de 1989, qui a emporté la soirée avec une férocité intacte Sur la musique percutante de Stravinsky, Preljocaj dépouille le mariage slave de tout folklore pour en révéler la violence. Sur des bancs d’école, cinq garçons en cravate et cinq filles en robes de velours se livrent à un combat rituel où la mariée est une monnaie d’échange. La chorégraphie, athlétique et incisive, met en scène une lutte de pouvoir où les femmes, loin d’être soumises, font face à leur destin avec une rage et une combativité bouleversantes. L’image des mariées de chiffon, jetées en l’air ou suspendues, résonne avec une puissance saisissante dans notre époque.

En confrontant ces trois œuvres, **Angelin Preljocaj** a offert au public une réflexion profonde sur le temps et la mémoire de la danse. « *Noces* » et « *Annonciation* » n’avaient rien de vieux, elles vibraient au contraire d’une énergie nouvelle, comme une

preuve que son répertoire est résolument vivant. *Torpeur*, en s’insérant entre ces deux piliers, apparaît comme le chaînon manquant, une œuvre sensible qui explore les zones d’ombre du désir et de la communauté. Cette programmation, pensée en écho, a permis de mesurer l’étendue d’un génie qui, des années 80 à aujourd’hui, n’a cessé de réinventer le langage du corps pour raconter le monde.



CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».

MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 20 juin 2023. « Annonciation », « Torpeur » (Création Mondiale) et « Noces » par Angelin PRELJOCAJ. Crédit photographique (c) J.C. Carbonne